

LES RENSEIGNEMENTS DE L'ATLAS LINGUARUM EUROPAE (ALE)

NICOLAE SARAMANDU
(Institut de linguistique « Iorgu Iordan – Al. Rosetti »)

ALE projects published until now seven volumes of linguistic maps, accompanied by monographical comments. ALE focus on the relationship between the languages of Europe, the linguistics layers of languages from Indo-European, cultural influences, etc. ALE has also introduced a new type of maps – motivational maps – based on a “common mentality” of the speakers of various languages.

Mots-clé: Atlas Linguarum Europae, cartes, langues parlées.

Mis en chantier il y a quarante ans sous les auspices de l'UNESCO, *L'Atlas Linguarum Europae (ALE)* s'est imposé dès le début comme un modèle de collaboration entre les divers pays de l'Europe, de l'ouest et de l'est, au-delà de leur régime politique.

Atlas Linguarum Europae représente le projet le plus complexe de *géographie linguistique* réalisé jusqu'à présent. Sept volumes, contenant 80 cartes linguistiques, sont déjà publiés; chaque volume est accompagné d'un livre de commentaires linguistiques¹.

L'Atlas linguistique de l'Europe est coordonné par un *Comité International*, où sont représentés tous les pays de notre continent. Il y a aussi 47 *Comités Nationaux*, qui dirigent l'activité au niveau de chaque pays. Dans l'Atlas sont illustrées plus de 90 langues européennes, réparties en cinq familles: *indo-européenne, ouralique, altaïque, caucasienne, sémitique*, auxquelles s'ajoute la langue *basque*.

Le réseau de l'Atlas comprend 2631 localités. Dans le réseau sont représentées non seulement les langues majoritaires mais aussi les langues minoritaires. Par exemple, dans le réseau établi pour la Russie sont incluses, à côté du russe, beaucoup d'autres langues non-slaves: carélien, lapon, langues ouraliques, iraniennes (l'ossète), caucasiennes, turques et mongoles. Le réseau renferme en Roumanie sept localités pour les langues hongroise, allemande et slaves (ukrainien et serbe). Dans le réseau de l'ALE sont représentées aussi les langues tziganes parlées en Europe.

En utilisant une formule habituelle dans le langage cybernétique, l'Atlas linguistique de l'Europe s'inscrit dans la quatrième «génération», après les atlas régionaux, les atlas nationaux et les atlas par familles de langues. Les auteurs de l'Atlas linguistique de l'Europe ont beaucoup profité de l'expérience accumulée

¹ *Atlas Linguarum Europae (ALE)*, I–IV, Van Gorcum, Assen / Maastricht, 1983–1990 ; V–VII, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Roma, 1997–2007.

auparavant dans les divers pays, y compris la Roumanie, avec une tradition de presque un siècle dans le domaine de la géographie linguistique.

Tradition et innovation – c'est la formule la plus courte qui exprime le rapport entre l'Atlas linguistique de l'Europe et les atlas élaborés auparavant. La plus importante innovation est l'apparition d'un type de carte linguistique inexistant dans les atlas antérieurs: la *carte de motivation* (ou *motivationnelle*), qui met en évidence la relation entre langues et cultures différentes. Par exemple, en anglais le mot *saturday* signifie 'le jour du dieu Saturne', dans la tradition pré-chrétienne, pendant que le mot français *dimanche* (< lat. *dominica dies* 'le jour du Seigneur') s'inscrit dans la tradition chrétienne, illustrée par toutes les langues néo-latines.

LES CARTES MOTIVATIONNELLES

À la base des *cartes motivationnelles*² se trouve « la mentalité commune » des locuteurs de langues différentes, appartenant à la même famille ou à plusieurs familles linguistiques. Elles ont le but de refléter la dynamique de la langue, en relevant un aspect moins connu ou moins approfondi jusqu'à présent, notamment la motivation et la « remotivation » du signe linguistique par les locuteurs.

Une circonstance qui aurait empêché l'étude de la motivation « may be seen in the Saussure's dominance in modern linguistics. The arbitrariness of the linguistic sign, important as it is for the functional aspect of language, left hardly any room for the genetic aspect of language, i.e. for the serious study of motivations » (Viereck 2005 : 74).

Evidemment, pour Saussure *arbitraire* signifie immotivé et cela concerne la relation signifiant – signifié: « le signifiant [...] est *immotivé*, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité » (Saussure, 1916: 101).

Pourtant, Saussure parle lui-même d'un *arbitraire absolu* et d'un *arbitraire relatif* (dans le chapitre *L'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif* de la deuxième partie du *Cours*): « Le principe fondamental de l'arbitraire du signe n'empêche pas de distinguer dans chaque langue ce qui est radicalement arbitraire, c'est-à-dire immotivé, de ce qui ne l'est que relativement. Une partie seulement des signes est absolument arbitraire, chez d'autres intervient un phénomène qui permet de reconnaître des degrés dans l'arbitraire sans le supprimer: *le signe peut être relativement motivé* » (Saussure 1916: 180–181).

Les exemples donnés par Saussure pour illustrer l'affirmation que « le signe peut être relativement motivé » appartiennent aux domaines de la formation des mots (composition, dérivation) et de la morphologie : « Ainsi *vingt* est immotivé, mais *dix-neuf* ne l'est pas au même degré, parce qu'il évoque les termes dont il se compose. [...] Il en est de même pour *poirier*, qui rappelle le mot simple *poire* et

² Pour les premières cartes linguistiques motivationnelles élaborées au niveau européen, cf. Alinei 1983; en ce qui concerne les aspects théoriques, cf. Alinei 2001.

dont le suffixe *-ier* fait penser à *cerisier, pommier, etc.*; pour *frêne, chêne, etc.*, rien de semblable. Comparez encore *berger*, complètement immotivé, et *vacher*, relativement motivé » (Saussure 1916: 181). Saussure fait des comparaisons entre les langues: fr. *métier* est immotivé, tandis que *Handwerk*, son correspondant allemand, est relativement motivé. En ce qui concerne la morphologie, Saussure offre des exemples d'autres langues, comme l'anglais: « Le pluriel anglais *ships* 'navires' rappelle par sa formation toute la série *flags, birds, books, etc.*, tandis que *men* 'hommes', *sheep* 'moutons' ne rappellent rien » (*ibidem*).

Comme on l'a démontré par la suite, il y a dans les affirmations et les exemples de la deuxième partie du *Cours* des éléments qu'on peut utiliser pour dépasser la conception saussurienne et pour comprendre le caractère motivé du signe linguistique dans une autre perspective.

En réalité, le caractère arbitraire ou motivé n'affecte pas le rapport signifiant – signifié, mais le rapport qui s'établit entre le signe linguistique et le référent, la réalité extralinguistique: « le caractère arbitraire n'a pas trait à la relation entre le signifiant et le signifié, contrairement à certaines formulations saussuriennes, mais concerne la relation qui lie le signe (pris comme un tout) au référent auquel il renvoie » (Dalbera 2006: 19; envoi à E. Benveniste).

Le long du temps, le motif (la motivation) s'efface, le signe devient opaque et c'est à ce moment qu'intervient la « remotivation ». Saussure l'avait observé, dans les cadres de son système: « Dans l'intérieur d'une même langue, tout le mouvement de l'évolution peut être marqué par un passage continu du motivé à l'arbitraire et de l'arbitraire au motivé; ce va-et-vient a souvent pour résultat de déplacer sensiblement les proportions de ces deux catégories de signes » [motivés/ arbitraires] (Saussure 1916: 183–184).

On peut illustrer les considérations ci-dessus par de nombreux exemples empruntés à diverses langues européennes.

Les noms pour 'EPI' (cf. Cazacu, Saramandu 1988–1991) relèvent le fait que la majorité des termes des langues européennes ont à la base un radical dont le sens originaire est 'pointu, aigu, piquant, perçant'.

Dans les langues romanes, par exemple, le terme le plus répandu provient du lat. *spica* (fem.), *spicum* (neutre), qui a comme base le radical ie. **sp(e)i-ko* 'pointe': it. *spiga*, esp., cat., port., occ. *espiga*, fr. *épi*, rom. *spic*. Dans les langues germaniques on trouve des termes provenant du radical ie. **akes-*, **aks-* [qui est à l'origine du lat. *acus*] 'pointu': suéd. *ax*, norv. *aks*, all. *Ähre*, angl. *ear* etc. La motivation s'opacifie et les locuteurs ont « remotivé » le terme. Ainsi, dans les langues romanes, on trouve des noms comme occ. *cabelh* (< lat. *capitulum* 'petite tête'), galic. *cabeza* (< lat. *capitā*), fr. *tête* (< lat. *testa*); le phénomène est le même pour les langues germaniques: angl. *head* 'tête'.

En grec, à côté du terme courant *στάχι* (< ie. **stengh-* 'être aigu'), on trouve aussi *κεφάλι* 'tête', *κρυφή* 'pointe, proéminence'. En turc, *başak*, au sens de 'épi', est dérivé de *baş* 'tête'.

Les noms de la 'SANGSUE' dans les langues romanes (cf. Saramandu 2011) mettent en évidence le fait que la forme classique latine *hirudo*, *-inis* 'sangsue',

devenue opaque, a été remplacée en latin vulgaire par la forme populaire « motivée » *sanguisuga*, composée de *sanguis* ‘sang’ et *sugere* ‘sucrer’ (attestations à partir du I^{er} siècle AD).

C’était une première réaction des locuteurs au caractère opaque du mot latin classique, par la création d’un terme – avec une *motivation* évidente – par rapport au référent: le fait que la sangsue ‘succe le sang’.

Les descendants du lat. *sanguisuga* (avec les dérivés **sanguisugiola* et *sanguinaria*) existent dans toutes les langues romanes occidentales: it. *sanguisuga*, sard. *sanguisugu*, occitan. [sãnsyga], oïl (fr.) *sangsue*, port. [səmʃugə], esp. *sanguijuela* (< **sanguisugiola*), cat. *sangonera* (< *sanguinaria*).

On peut constater dans les langues romanes occidentales une nouvelle réaction aux formes mentionnées plus haut, devenues de plus en plus opaques par rapport à la motivation originaires. Avec le temps, les mots ont perdu leur « transparence »; par la suite, ils ont été « réanalysés » et « remotivés » par les locuteurs. La preuve de ce fait sont les nombreuses formes attestées au niveau dialectal. C’est le cas, par exemple, du terme enregistré en Italie méridionale, *succia-sangue*, formé avec le verbe *succiare* ‘sucrer’ et *sangue* ‘sang’.

Dans le domaine gallo-roman, le verbe latin *sugere* ne s’était pas transmis (fr. *sucrer* provient du lat. **suctiare*, dérivé de la forme du participe *suctus* du verbe *sugere*). Par conséquent, les locuteurs ont cessé de voir dans *-suga* (de *sanguisuga*) une rémanence de ce verbe. La partie finale du mot a été perçue comme une terminaison, commutable dès lors avec divers suffixes (*-ura*, *-otta* etc.), attachées à la partie initiale du mot signifiant ‘sang’. Le mot a été donc « réanalysé » et « remotivé », le résultat étant les formes attestées, au niveau dialectal, en occitan, francoprovençal et en langue d’oïl (y compris le wallon): occ., oïl, wall. [sãsyɾ], occ., fr.-prov. [sãsɔt] etc.

La « remotivation » du terme, de nouveau dans le domaine gallo-roman, s’est réalisée par la création de diverses formes dérivées ou composées, qui ont comme base d’autres verbes exprimant l’idée de ‘sucrer’: fr. *téter* (forme de *tette* < lat. vulg. **titta*) ‘sucrer’ (en parlant de bébés, très jeunes animaux), *boire*, *tirer*. Des formes pareilles ont été enregistrées en occ. [tetasã] [= qui succe le sang], occ. [sãmbeulo] [= qui boit du sang], fr.-prov. [tirasã] [= qui tire le sang] etc. En occitan on a noté aussi la forme « remotivée » [sukopɛ] [= qui succe le pied].

Au niveau dialectal, on a enregistré en français aussi la forme [tɔsvɛtʃ] ‘tête vaches’ [= qui tête les vaches], « par allusion à l’habitude des éleveurs de sangsues de faire patauger dans leurs mares d’élevage les bêtes destinées à l’abattoir » (explication du Comité français de l’Atlas linguistique roman).

Dans le domaine italo-roman il y a aussi, au niveau dialectal, des termes « remotivés », dérivés de l’un des composants de la forme de base, d’habitude le composant qui signifie ‘sang’: it. dial. *sanguetta*, *sanguettula*, etc.

On peut constater la manifestation d’une « conscience » étymologique aussi dans le domaine ibéro-roman: la partie initiale du mot signifiant ‘sangsue’ a été modifiée, par « remotivation », c’est à dire par association et puis par remplacement avec l’esp. *sangre* ‘sang’: esp. [saŋgriχwela], cat. [saŋgrizɔla].

En catalan, à côté de la forme *sangonera* (< lat. *sanguinaria*), mentionnée auparavant, il y a aussi la forme [saŋgoneɫa], où la partie finale a été remplacée par le suffixe *-ella*, par « motivation » dérivationnelle.

En portugais et en galicien, le terme [səmʃugə] est concurrencé, au niveau dialectal, par un descendant du lat. **bīstia* (< lat. clas. *bēstia* 'animal'): port. [biʃə], gal. [bitʃa]. *Bicha* représente un euphémisme qui permet le renvoi à un animal indésirable. En portugais, les deux termes ont des sens différents: *sangessugas* sont les sangsues, plus petites comme dimension, rencontrées dans les rivières et qui ne sont pas dangereuses pour l'homme, tandis que *bichas* sont les sangsues à forme allongée, que les gens utilisaient autrefois pour traiter les malades.

Le lat. *sanguisuga* n'a pas été hérité en roumain. Les dialectes roumains se présentent comme des aires unitaires, chacune connaissant un seul terme. Le dr. *lipitoare*, terme « transparent », « motivé », provient du verbe *lipi* 'coller', d'origine slave (< vsl. *lěpiti*). Dans les autres dialectes, il y a des emprunts au slave: mégl. *pijaviṭṭā* (< bg., mac. *pijavica*), istr. *pijaviṭa* (< cr. *pijavica*) – des termes motivés dans les langues d'origine, en provenant de verbes qui signifient 'boire, sucer' – ou du grec: ar. *avdelā* (*avdelā*) < gr. *ᾠδῆλλα*. Il faut remarquer que, bien que le verbe d'origine slave *lipi* se retrouve dans tous les dialectes, il n'y a que le daco-roumain qui connaît *lipitoare*. Il faut aussi admettre que *lipitoare* 'sangsue' est une création relativement tardive, dans le sens qu'elle est apparue après la séparation des Istro-roumains (qui ne connaissent pas le terme) des Daco-roumains.

Le fait que le lat. *sanguisuga* n'existe pas en roumain peut sembler surprenant, car il existe en albanais, comme mot emprunté au latin: *shushunjë* (et *ushunjëz*, forme dérivée avec le suffixe diminutif *-z(ë)*). *Sanguisuga*, comme mot hérité du latin, a existé en dalmate: dalm. *sansaik* (Mihăescu 1993: 116). Dans la perspective de la linguistique spatiale, la présence du mot latin en albanais et en dalmate et son absence en roumain s'expliquent par l'existence des deux aires de latinisation: l'aire *illyro-dalmate* (qui se trouve à l'origine du dalmate et des éléments latins de l'albanais) et l'aire *continentale* (à l'origine du roumain).

HISTOIRE ET PRÉHISTOIRE DES LANGUES EUROPÉENNES

Les noms de montagnes ont permis d'établir les bases pré-indoeuropéennes des langues parlées en Europe.

Sur la carte numéro 37 de l'*Atlas Linguarum Europae* (volume I – quatrième fascicule) sont présentées les dénominations de la notion 'MONTAGNE' dans les langues européennes actuelles³. Dans une contribution publiée en 1955 sous le titre *Introduction à l'étude des noms de rivières et des noms de montagnes en France*, le linguiste français Albert Dauzat affirmait: «Ce sont les noms de montagnes qui ont permis les premiers de reconstituer des bases et des groupes pré-indoeuropéennes»⁴. En ce qui concerne la Gallo-Romania, l'auteur de la carte de

³ ALE IV. Carte I. 37 montagne.

⁴ Dauzat 1955: 251.

l’ALE fait la constatation suivante: «the various names for ‘mountain’ in the Romance dialects of this area have often been taken into consideration in the debate about substrate, a rather obvious fact since mountainous regions often tend to preserve primitive features of languages»⁵.

En effet, on constate sur la carte citée de l’ALE que ce sont la partie méridionale de la France et le Nord-Ouest de l’Italie, c’est-à-dire la zone alpine, qui présente pour la notion de ‘montagne’ un grand nombre de noms d’origine obscure ou même inconnue.

En ce qui concerne les langues romanes occidentales, par exemple, on a constaté l’existence de diverses couches prélatines parmi les noms qui désignent la ‘montagne’. Cette situation s’explique par les contacts directs entre les tribus germaniques et celtiques; en français et même en italien il y aussi des concordances avec le basque⁶. Quant au roumain, qui est aujourd’hui le seul représentant de la *Romania orientale*, l’existence d’un substrat prélatin est prouvée⁷.

L’état de choses brièvement évoqué ci-dessus est illustré par les noms mêmes sous lesquels sont connues depuis l’antiquité les deux chaînes de montagnes les plus importantes d’Europe: les Alpes et les Carpates. Le nom des Alpes contient la racine **alp-* (**alb-*), d’origine pré-indoeuropéenne, qui en allemand et en italien se retrouve même dans des noms communs. En allemand *Alp* ‘Weide im Hochgebirge’ provient d’une forme du Mittelhochdeutsch *albe*, qui signifiait ‘Weideplatz auf einem Berg’. En italien *alpe* (pluriel *alpi*) signifie la même chose: ‘Weideplatz im Hochgebirge’. La variante **alb-* se trouve dans le nom d’origine celte d’une ville située au nord de l’Italie, *Alba*⁸.

À l’origine du nom des Carpates se trouve un mot thraco-dace: *Karpates*⁹, qu’on peut reconnaître aujourd’hui dans le mot albanais *karpë*, qui signifie ‘rocher, roc, parois de roches’¹⁰.

Le nom le plus connu de la montagne dans les langues germaniques actuelles est représenté par le type *berg*, provenant d’un radical indo-européen **bhreǵh*. Le type *berg* est attesté dans toutes les langues germaniques anciennes; le même radical **bhreǵh* dans les noms de la ‘montagne’ se rencontre aussi dans d’autres langues indo-européennes, par exemple en sanscrite, en gothique, en arménien, en irlandais (langue d’origine celte), etc.

Le même type lexical se retrouve dans les langues slaves, comme ancien emprunt au germanique: vieux slave *brěgŭ*. On constate dans les langues slaves une évolution sémantique, de ‘Berg’ (fr. ‘montagne’) à ‘Ufer’ (fr. ‘rive’): en russe *bereg*, en serbe, en croate et en macédonien *breg*, en bulgare *brjag*, etc. En macédonien *breg* signifie aussi ‘Berg’, une constatation qui permet de reconnaître l’évolution sémantique mentionnée ci-dessus.

⁵ Caprini 1990: 6.

⁶ Caprini 1990: 6–8. Voir aussi Hubschmid 1951.

⁷ Cf. Brâncuș 1983.

⁸ Caprini 1990: 20.

⁹ Cf. Çabej 1997: 45.

¹⁰ Cf. Çabej 1982: 163, 252; Brâncuș 1983: 112. Voir aussi Hamp 1967.

Il est intéressant de signaler, dans ce contexte, le mot français *berge* signifiant 'steiles Ufer'. Le mot français provient d'une forme latine vulgaire **barīca*, probablement d'origine gauloise en latin; en gallois (langue celtique parlée aujourd'hui dans le Pays de Galles) il existe le mot *bargod*, qui signifie 'bord'. Dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française* le mot *berge* est glossé par 'rive' (sous la forme *bergue* le mot est attesté, pour la première fois, en 1398)¹¹.

La même évolution sémantique que nous avons signalée dans les langues slaves pour le mot vieux slave *brĕgŭ* se retrouve en roumain. *Brĕgŭ* signifiait en vieux slave 'rive, rivage', par rapport au radical germanique **berg-*, qui signifiait 'montagne', sens conservé dans toutes les langues germaniques actuelles qui en dérivent. Le mot roumain *mal*, hérité du substrat thraco-dace, signifie aujourd'hui 'Ufer (steiles Ufer)', 'rive, rivage'. Il devait signifier 'montagne' dans la langue de nos ancêtres, à l'instar du mot albanais *mal*, qui a conservé jusqu'à nos jours le sens originel de 'montagne'¹².

Il est à supposer que ce changement sémantique a commencé à une époque très reculée, étant donné qu'en daco-moesien *mal* signifiait déjà 'escarpement, ravin, précipice, bord escarpé, berge'. Nous en avons la preuve dans le toponyme *Dacia malvensis* devenu plus tard, pendant l'administration romaine, *Dacia ripensis*¹³. Dans la forme adjectivale *ripensis* on reconnaît le mot latin *ripa*, qui a remplacé le mot autochtone *mal*. Il s'agit ici d'un rapport de synonymie entre les deux mots: le mot latin *ripa*, devenu ultérieurement en roumain *râpă*, par évolution phonétique normale, signifie aujourd'hui encore 'escarpement, bord escarpé, etc'. Étant donné que le roumain a hérité du latin le mot *monte* (devenu *munte*) pour la 'montagne', on a réservé au mot *mal* (provenant du substrat thraco-dace) le sens de 'Ufer', 'rive, rivage'.

En conclusion, le mot *mal* a connu en roumain la même évolution sémantique que nous avons constatée pour le mot du vieux slave *brĕgŭ*, c'est-à-dire de 'Berg' à 'Ufer' (de 'montagne' à 'rive, rivage'). Dans l'albanais actuel il existe le mot *breg*, qui signifie 'rive, rivage' mais aussi 'colline', exactement comme dans les langues slaves¹⁴. Il est très probable qu'on soit en présence d'un mot que l'albanais a emprunté au slave.

La carte numéro 2, 'LUNE' de l'*Atlas Linguarum Europae* (volume I – premier fascicule) pose un problème très intéressant d'ordre sémantique : le rapport entre le nom de la 'lune' et les termes utilisés pour désigner la notion de 'mois'. Il y a un rapport direct entre l'astre et sa rotation complète autour de la terre, ce qui explique le fait que dans différentes langues s'utilise un seul mot pour les deux notions.

La plupart des dénominations de la 'lune' dans les langues européennes provient de deux radicaux indo-européens: ie. **mēnes-* (*mē(n)s-*), avec le sens originaire de

¹¹ Cf. Dauzat 1938: 84.

¹² Cf. Brâncuș 1983: 90–92 (avec bibliographie).

¹³ Cf. Brâncuș 1983: 90; Çabej 1997: 45.

¹⁴ Cf. Buchholz – Fiedler – Uhlisch 1997: 67.

'lune' (ou 'lune / mois', 'lune / clair de lune') et **louksnā* (ou **leuksnā*), avec le sens originaire de 'lumière' (angl. *light*, all. *Licht*)¹⁵.

Dans l'évolution linguistique à partir de l'indo-européen on constate deux directions: vers la différenciation formelle des deux sens (des deux notions) – 'lune' et 'mois' – d'une part, vers leur confusion d'autre part.

On a abouti à la distinction par deux voies différentes. Dans les langues germaniques, par exemple, on constate la séparation des deux notions, réalisée sur la même racine: à partir de **mēnes-* (**mē(n)s-*) ont résulté deux mots: all. *Mond*, angl. *moon* signifiant 'lune', d'une part, all. *Monat*, angl. *month* signifiant 'mois' d'autre part.

La deuxième direction suivie par les langues européennes met en évidence l'utilisation de deux racines différentes. C'était, par exemple, la situation en latin: nous avons *mensis* 'mois' (du radical ie. **mēnes-*, **mē(n)s-*), à côté de *luna* 'lune' (du radical ie. **louksnā*).

La situation actuelle des langues parlées dans l'espace géographique qui nous intéresse ici nous permet de faire quelques déductions concernant la période ancienne.

La distinction dont nous avons parlé doit être très ancienne: elle existait en latin (*mensis* – *luna*), en grec (cf. dans le grec actuel: *μήνας* – *φεγγάρι*, *σελήνη*), peut-être aussi en illyrien: cf. alb. *muaj* – *hënë* (*hënëz*). Au contraire, nous avons la situation opposée, cela veut dire la non-distinction formelle des deux notions – 'lune' et 'mois' –, dans les langues slaves actuelles: par exemple, en russe (*mesjac*), en slovène (*mese*), en bulgare et en macédonien (*mese*), en serbe et en croate (*mese*, *mjesec*), etc. Parmi les langues des Balkans on constate la même situation en turc: *ay* signifié non seulement 'lune', mais aussi 'mois'¹⁶.

Il y a en russe aussi le mot *luna*, qui signifié seulement 'lune'. À partir de ce fait nous pouvons supposer une ancienne différenciation en russe entre 'lune' (*luna*) et 'mois' (*mese*), ultérieurement perdue.

Le roumain occupe une position à part parmi les langues romanes. Les langues romanes occidentales ont conservé la distinction qu'on faisait en latin entre *luna* et *mensis*: fr. *lune* et *mois*, it. *luna* et *mese*, esp. *luna* et *mes*, etc. On constate, par contre, en roumain, plus exactement en dacoroumain, l'existence d'un seul terme pour les deux notions: en effet, en dacoroumain *luna* signifie non seulement 'lune', mais aussi 'mois'. Cette constatation, valable pour le dacoroumain, n'est pas valable pour les deux dialectes parlés au sud du Danube, dans les pays balkaniques, l'aroumain et le mégléno-roumain. Les deux dialectes ont conservé la distinction qu'on faisait en latin entre *luna* et *mensis*: ar., mégl. *lună* et, respectivement, *mes*.

Nous posons maintenant la question: comment expliquer la situation du dacoroumain? Est-ce qu'il s'agit d'une confusion ancienne ou récente? Nous en trouvons la réponse dans une inscription latine découverte sur le territoire dace,

¹⁵ Cf. Brozović 1983: 10–12.

¹⁶ Cf. TDW 1980: 20.

dans la Roumanie actuelle: dans l'inscription en question, signalée pour la première fois par Vasile Pârvan, le mot latin *luna* apparaît au lieu de *mensis*¹⁷. Nous voilà en présence de la preuve d'une ancienne confusion entre *luna* et *mensis* (en faveur du mot *luna*) sur le territoire de la Dacie¹⁸, une confusion due très probablement à une influence autochtone. Nous avons ainsi une information indirecte sur la situation linguistique dans le vaste territoire où l'on parlait le thrace. Il est à supposer l'existence d'un seul terme pour 'lune' et 'mois' dans la partie septentrionale de l'espace de langue thrace et de deux termes dans sa partie méridionale, vu la coexistence des deux termes en grec, en albanais et dans la romanité sud-danubienne.

Il est même à supposer une bipartition très ancienne du territoire européen en ce qui concerne les noms utilisés pour la 'lune' et, respectivement, pour le 'mois'. Il s'agit d'une partie occidentale, avec la distinction 'lune'/'mois' conservée, et d'une partie orientale, avec un seul terme pour les deux notions. Nous rappelons ici le turc, langue orientale immigrée en Europe, qui, elle non plus, ne connaît pas cette distinction¹⁹.

HISTOIRE LINGUISTIQUE ET MOTIVATION DU SIGNE

Est-ce-qu'on peut trouver des situations pareilles dans l'histoire plus récente des langues européennes? La carte ALE V/50 'TOURNESOL'²⁰ de l'Atlas nous offre des données très instructives dans ce sens. Les noms du 'tournesol' sont récents dans les langues européennes: la plante a été importée de l'Amérique du Sud en Europe au XVI^e siècle. C'est sont les botanistes qui ont établi le nom de cette plante, prenant en considération une particularité très frappante: l'orientation vers le soleil. Le terme latin *heliotropium*, composé de deux mots grecs: *hēlios* 'soleil' et *trepein* 'tourner, se diriger (vers), s'orienter', exprime exactement cette particularité du tournesol: 'tourner, s'orienter, se diriger vers le soleil'. Traduit dans diverses langues, ce type linguistique est très répandu en Europe: dans les

¹⁷ Cf. Pârvan 1911: 86–143.

¹⁸ Cet exemple a donné naissance à des commentaires au sujet d'une vieille différenciation entre la romanité du nord et celle du sud du Danube, aussi bien qu'au sujet de l'autochtonité des Roumains en Dacie: «Il nous est cependant possible de faire parfois des déductions intéressantes à partir de la conservation des vieux mots [...]. Il n'est probablement pas un pur hasard que le mot *luna* a supplanté chez nous *mensis*, conservé chez les Aroumains et chez les Méglénites. Comme V. Pârvan l'a montré, *luna* au sens du fr. 'mois' se trouve dans la *Corpus Inscriptionum*, III^e vol., justement dans une inscription de la Dacie Trajane» (Pușcariu 1940: 248); «Quelques arguments linguistiques à l'appui de la présence d'une population romane et même des ancêtres des Dacoroumains au nord du Danube, après l'abandon de la Dacie par les Romains, ont été apportés par V. Pârvan [...]. Il a invoqué aussi le fait que le mot *luna* apparaît au lieu de *mensis* dans une inscription de Dacie. Mais comme *luna* est le mot conservé jusqu'à à nos jours en dacoroumain, tandis que le macédo-roumain et le mégléno-roumain emploient *mes*, tout comme les langues romanes occidentales (fr. *mois*, it. *mese*, etc.), il s'ensuit que les Dacoroumains sont les continuateurs de la population latinophone de Dacie» (Ivănescu 1980: 74–75).

¹⁹ Voir la note 16.

²⁰ Cf. Saramandu 1997: 129–139.

langues romanes (fr. *tournesol*, it. *girasole*, esp. *girasol*, port. *virassol*), dans les langues germaniques du nord (dan. *solvrider*, *solvender*, norv. *solvendar*, *solvendel*, suéd. *solvöndare*), dans les langues baltes et dans beaucoup d'autres langues. Dans la variante 'regarder vers le soleil' le même type se retrouve, par exemple, dans les langues slave du sud: bulg. *slānčogled*, mac. *sončogled*, serbe dial. *suncogled*, *sunčogled*, etc.

A coté de *Heliotropium*, il y a un autre type lexical construit par les botanistes: *Helianthus*, composé lui même de deux mots grecs: *hēlios* 'soleil' et *anthos* 'fleur'. C'est le type dominant dans les langues germaniques centrales (all. *Sonnenblume*, angl. *sunflower*, néerl. *zonnenbloem*), en roumain (*floarea-soarelui*), en albanais (*lule dielli*), etc.

Il y a un troisième type, contenant seulement le mot 'soleil', qu'on reconte, par exemple, en russe: *podsolnuh*, *podsolnečnik*, formes dérivées de *solnce* 'soleil'.

De cette manière, l'histoire plus récente des langues européennes confirme une constatation d'ordre général: maintes fois des limites des aires linguistiques transgressent des frontières établies par critères génétiques, entre familles de langues et même entre les langues appartenant à la même famille.

Langue et mentalité – voilà un aspect largement illustré dans l'Atlas linguistique de l'Europe. Les noms de la 'Belette' (ALE II/28)²¹ relève une mentalité commune à travers les langues européennes: le tabou, qui se manifeste en diverses manières. On utilise, par exemple, des hypocoristiques, à partir d'un terme signifiant 'femme, dame': it. *donnola*, port. *doninha*, etc. à partir d'un qualificatif signifiant 'belle, jolie': fr. *belette*, occ. *polida*, bg. *hubavička*, ou 'chérie, douce, bonne': russ., pol., ukr. *laska*, tchèq. *laska*, *lasička*, slovaq. *lasica*, *laska*, slovèn., serb., cr. *lasica* etc. On utilise aussi des termes de parenté pour nommer la belette, signifiant 'nouvelle mariée, épouse': bg., mac. *nevestulka*, roum. *nevăstuică*, gr. *nifitsa*, alb. *nusezë*, hongr. *menyét*, turc. [gélindɔik], ou signifiant 'commère': esp. *comandreja*, etc. Une autre modalité d'éviter le nom proprement-dit est l'utilisation d'un terme générique signifiant 'être vivant': all. *Wiesel*, angl. *weasel*, nl. *wezel*, suéd. *vessla*, dan. *voesel*, etc.

La situation linguistique de l'Europe actuelle cache dans chaque langue diverses couches lexicales superposées dans le temps, à partir de la plus haute antiquité et même de la préhistoire²².

BIBLIOGRAPHIE

- ALE I. Cartes (1983), *Atlas Linguarum Europae. Cartes* (1–19), volume I – premier fascicule, Van Gorcum, Assen.
 ALE I. Commentaires (1983), *Atlas Linguarum Europae. Commentaires* (I–XIV), volume I – premier fascicule, Van Gorcum, Assen.
 ALE II. Cartes (1986), *Atlas Linguarum Europae. Cartes* (20–28), volume I – deuxième fascicule, Van Gorcum, Assen/ Maastricht.

²¹ Cf. Alinei 1986: 145–224.

²² Cf. Saramandu 2003: 105.

- ALE II. Commentaires (1986), *Atlas Linguarum Europae. Commentaires (I–VIII)*, volume I – deuxième fascicule, Van Gorcum, Assen/ Maastricht.
- ALE IV. Cartes (1990), *Atlas Linguarum Europae. Cartes (37–44)*, volume I – quatrième fascicule, Van Gorcum, Assen/ Maastricht.
- ALE IV. Commentaires (1990), *Atlas Linguarum Europae. Commentaires (XXVI–XXX)*, volume I – quatrième fascicule, Van Gorcum, Assen/ Maastricht.
- ALE V. Cartes (1997), *Atlas Linguarum Europae. Cartes (45–59)*, volume I – cinquième fascicule, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Roma.
- ALE V. Commentaires (1997), *Atlas Linguarum Europae. Commentaires (XXXI–XXXIX)*, volume I – cinquième fascicule, Istituto Poligrafico, Roma.
- Alinei, Mario (1983), «ARC-EN-CIEL. Carte onomasiologique (6) et cartes de motivations (7–9). Commentaire VI», *ALE I. Commentaires*, pp. 47–80.
- Alinei, Mario (1986), «Belette. Carte de motivation (28). Commentaire VIII», *ALE II. Commentaires*, pp. 145–224.
- Alinei, Mario, (2001), «Aspects of a theory of motivation (iconymy)», dans *Versus. Quaderni di studi semiotici*, 88/89, pp. 89–97.
- Alinei, M., A. A. Weijnen, W. Viereck (eds.), *Atlas Linguarum Europae*, I, 1–4, Van Gorcum, Assen/ Maastricht, 1983–1990 ; I, 5–7, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Roma, 1997–2007.
- Brâncuș, Grigore (1983), *Vocabularul autohton al limbii române*, Editura Științifică, București.
- Brozović, D. (1983), «Lune. Carte onomasiologique (2). Commentaire II», *ALE I. Commentaires*, pp. 9–17.
- Buchholz, Oda, Fiedler, Wilfried, Uhlisch, Gerda (1977), *Wörterbuch Albanisch-Deutsch*, VEB Verlag Enzyklopädie, Leipzig.
- Cazacu, B., N. Saramandu, (1988–1991), «Die Karte 'Ähre' des Atlas Linguarum Europae (ALE)», dans *Anuar de Lingvistică și Istorie Literară*, Iași, 32, pp. 107–118.
- Çabej, Eqrem (1982), *Studime etimologjike në fushë të shqipërisë*, I, Akademia e shkencave e R. P. të Shqipërisë, Tirana.
- Caprini, Rita (1990), «MONTAGNE. Carte onomasiologique (37). Commentaire XXVI», *ALE IV. Commentaires*, pp. 3–30.
- Dalbera, J. Ph., (2006), *Des dialectes au langage. Une archéologie du sens*, Honoré Champion, Paris.
- Dauzat, Albert (1955), «Introduction à l'étude des noms de rivières et des noms de montagnes en France», dans *Revue internationale d'onomastique*, VII/4, pp. 241–255.
- Hamp, E. (1967), «On the notion 'stone' and 'mountain' in Indo-European», dans *Journal of Linguistics*, 3, pp. 83–90.
- Hubschmid, J. (1951), *Alpenwörter romanischen und vorromanischen Ursprungs*, A. Franke Ag. Verlag, Bern.
- Ivănescu, G. (1980), *Istoria limbii române*, Editura Junimea, Iași.
- Mihăescu, H. (1993), *La romanité dans le sud-est de l'Europe*, Editura Academiei Române, București.
- Pârvan, Vasile (1911), *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului dacoromân*, Editura Socec, București.
- Pușcariu, Sextil (1940), *Limba română*, I, Fundația pentru literatură și artă «Regele Carol II», București.
- Saramandu, Nicolae (1997), «Tournesol. Carte de motivation (50). Commentaire XXXV», *ALE V. Commentaires*, pp. 129–139.
- Saramandu, Nicolae (2003), «L'Atlas Linguarum Europae», dans le volume *Penser l'Europe*, Editura Academiei Române, București, pp. 100–105.
- Saramandu, Nicolae (2011), «Sangsue. Synthèse romane», dans J. Veny, M. Contini (eds.), *Atlas linguistique roman*, Ilc, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Roma (à paraître).
- Saussure, F. de (1916), *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris (cité d'après l'édition de 1967).
- TDW (1980), *Langenscheidts Universal-Wörterbuch. Türkisch-Deutsch. Deutsch-Türkisch*, neubearbeitung 1976 von Prof. Dr. H.-J. Kornrumpf, Langenscheidt, Berlin/ München/ Wien/ Zürich.
- Viereck, W. (2005), «The *Atlas Linguarum Europae*. Its linguistic and cultural significance», dans *Revue roumaine de linguistique*, 50, pp. 73–92.